



## Préface

Ce livre est à bien des égards un écrit de circonstance. Si les enseignements chrétiens qu'il renferme sont l'écho fidèle d'une Parole qui domine les temps, la forme de ces enseignements porte la très vive empreinte d'une période tragique de notre histoire. L'auteur a recueilli les principaux discours qu'il a prononcés pendant le siège de Paris, en les accompagnant de notes explicatives destinées à retracer les événements, les émotions, les fluctuations diverses dont ces discours sont le reflet. Si l'on veut bien lire chacune de ces notes, on comprendra mieux chacune de nos prédications et on verra se dérouler, dans son cadre naturel et sous son vrai jour, le tableau uniforme et pourtant incessamment varié de la vie toute spéciale dont nous avons vécu pendant cette époque mémorable.

Quant au titre de ces discours, il n'a sans doute besoin ni d'être expliqué ni d'être justifié auprès de nos lecteurs ; mais nous nous sentons pressé de dire à quel point l'alliance de ces deux termes, Foi et Patrie, nous semble étroite et sacrée. L'homme relève de deux mondes, le monde visible et le monde invisible, qui se rencontrent et pour ainsi dire se touchent en lui. Les choses éternelles et les choses terrestres sont en rapport intime, quelle que soit la distance qui les sépare, et la vraie religion loin de détruire ce rapport, vient le rétablir dans son harmonie primitive. Le christianisme, qui n'est lui-

◇

même qu'une intervention sublime de Dieu dans l'humanité, n'a pas créé une scission mais au contraire un fécond rapprochement entre la vocation céleste et la vocation terrestre de l'homme, en faisant de la première la haute inspiration de la seconde, de la seconde l'école sévère, pratique et sûre de la première. Cette thèse serait facile à établir dans le domaine de la pensée ; mais les faits viennent de lui donner une confirmation décisive. Au milieu de nos souffrances nous avons senti notre foi et notre patriotisme, comme deux flammes trop souvent languissantes, se ranimer et se confondre au foyer de l'épreuve. Ce que nous avons vu aussi, c'est que les hommes les plus croyants, les plus religieux et les plus moraux se sont montrés les plus courageux comme soldats, les plus fermes et les plus dévoués comme citoyens, par la raison bien simple que le christianisme grandit les âmes, et que plus les âmes sont grandes, plus les hommes sont à la hauteur des grands devoirs et des grands sacrifices.

En rédigeant dans le silence du cabinet ces discours sortis tout brûlants de notre cœur, il nous a été doux de repasser par les émotions poignantes, mais sanctifiantes, que nous avons éprouvées. Notre âme, déjà sollicitée par des impressions nouvelles, se plaisait à rentrer dans les douleurs et dans les espérances dont elle avait si vivement tressailli. Nos douleurs seront aisément comprises, nos espérances le seront moins et on les trouvera peut-être bien naïves. Mais elles ne provenaient que de notre foi ardente en la bonté de Dieu et en l'indomptable vitalité de la France. Nous avons cru au relèvement de notre patrie, nous y croyons encore, même au sein



de toutes nos détresses. Nous espérons fermement qu'après une éclipse douloureuse l'ancienne France renaîtra, sous la bénédiction de Dieu, dans ses meilleurs instincts, pour donner la main à une France nouvelle dont notre grande épreuve nationale va hâter le généreux essor !

En livrant ces discours à l'impression, comment n'aurions-nous point pensé à ceux qui les ont entendus et qui nous rendaient la tâche si facile par leur attention sympathique ? Il régnait entre les pasteurs et le troupeau une union si intime que nous n'avions, pour ainsi dire, qu'à interroger le regard ému de nos auditeurs pour savoir comment nous devons leur parler. Ils étaient les collaborateurs inconscients de nos prédications, et Dieu lui-même, nous le sentions, était *ouvrier* avec nous. Comme sa Parole était riche, féconde, appropriée à tous nos besoins ! Si parfois nous nous demandions avec inquiétude quel sujet nous devons traiter, les événements qui venaient de s'accomplir nous faisaient aussitôt trouver dans les saintes Ecritures un trésor inattendu d'instruction et d'expérience, quelque grande scène qui nous apparaissait sous un aspect tout nouveau, quelque parole, jusque-là obscure, dont la lumière, comme celle de certains astres, semblait pour la première fois arriver à notre âme ! En écrivant ces pages nous avons aussi pensé à vous, chers membres du troupeau que des nécessités légitimes avaient éloignés de Paris, et que nous ne retrouvions plus au pied de nos chaires ; à vous encore, parents ou amis dispersés, chrétiens de la province et de l'étranger, qui suiviez avec tant de sollicitude les phases de nos douleurs. Vous souffriez plus que

◇ nous peut-être, car l'éloignement grossit le danger et la réalité est moins rude que ne se la représente une sensibilité exaltée. Ce volume vous initiera à nos souffrances et à nos consolations, et vous verrez par plus d'un passage quelle place vous teniez dans nos préoccupations et dans nos tendresses.

Enfin, un motif de conscience nous a mis la plume à la main. Nous avons besoin de protester, à partir de la journée de Sedan, contre la guerre injustifiable que poursuivait contre nous une puissance protestante, une puissance dont la Réformation avait fait la prospérité et la grandeur. Au début de la guerre, si follement entreprise par nous, l'Allemagne devait nous résister. Après l'immense désastre qui avait donné toute satisfaction au vainqueur, et livré entre ses mains le promoteur de cette lutte insensée, l'Allemagne devait s'arrêter, car elle ne faisait plus qu'une guerre de conquête, c'est-à-dire une guerre réprouvée par l'Évangile. Voilà ce que nous avons à cœur de déclarer, nous, protestants : c'était à nous, à nous les premiers, à désavouer l'erreur et le crime d'une puissance protestante. Les pasteurs de Paris l'ont fait dans une lettre publique, qui a paru vers la mi-septembre. Malgré cette lettre, un parti auquel les plus gratuites imputations ne coûtent pas, a persisté à calomnier les sentiments patriotiques des chrétiens réformés de France. De toutes parts ceux-ci ont fait entendre des protestations nouvelles. Quelques journaux ont inséré ces réponses, mais les feuilles qui nous avaient accusés ont refusé pour la plupart, d'accueillir nos justifications. Ce livre serait d'un bout à l'autre un témoignage de la conciliation entre nos sentiments de bon protestant et de bon

◇

français, si ce témoignage était encore nécessaire. Il ne l'est plus. Les faits ont achevé notre apologie. S'il est des provinces qui ont supporté le poids de la guerre, ne sont-ce pas ces provinces de l'Est qui comptent dans leur sein de si fidèles populations protestantes ? Et aujourd'hui que ces provinces ont été séparées de nous par une paix douloureuse, n'est-ce pas le protestantisme français qui souffre le plus de cette mutilation de la patrie ? – Un pasteur du Consistoire de Paris, M. Cailliatte, est mort de douleur, en présence des ravages de l'armée prussienne dans les départements de l'Oise et d'Eure-et-Loir. Le maire protestant de Strasbourg, M. Küss, a succombé à Bordeaux, le jour où la Chambre a dû consentir à la cession de l'Alsace. N'a-t-on pas vu des protestants jouer un rôle éminent dans cette guerre, à Paris M. le général de Chabaud-Latour, directeur du génie, et M. Dorian, ministre des travaux publics ; dans l'armée de la Loire, l'amiral Jauréguiberry partageant avec le général Chanzy les fatigues et les honneurs de la campagne ? Et combien d'autres se sont distingués sur les champs de bataille ! Des hommes, appartenant à nos meilleures familles, ont payé de leur sang leur dette à la patrie : ici deux frères, l'un tombé à Champigny, l'autre dans les combats d'Orléans : là un colonel de mobiles frappé mortellement à Buzenval : ailleurs, un officier mourant, simple soldat, dans une reconnaissance obscure aux environs de Thionville, ou un jeune capitaine du génie tombant dans le dernier combat sous les murs de Belfort. . . . Combien on pourrait en citer encore, qui sont morts au champ d'honneur, ou qui ont été emmenés prisonniers en Allemagne après avoir vaillamment combattu ! Enfin



quelle part généreuse, on le verra plus tard, les protestants n'ont-ils pas prise au vaste déploiement de charité qui s'est partout organisé pour adoucir les maux de la guerre, je veux dire à la création, à l'entretien, à la visite, au service actif des ambulances !... Si nous rappelons tous ces témoignages de patriotisme et de dévouement, ce n'est point pour nous en glorifier, car nous n'avons fait que notre devoir : mais nous tenons à déclarer que nous l'avons rempli, et nous ne permettrons à personne de se dire meilleur français que nous !

Le siège de Paris restera comme une page émouvante, et, à tout prendre, grande et belle de notre histoire. L'aspect moral de l'immense cité n'était pas moins transformé, pendant ces longs mois de souffrance noblement supportée, que sa physionomie extérieure.

Le Paris d'autrefois, ce brillant caravansérail de l'Europe, semblait avoir disparu. Qu'on se représente la capitale changée en une immense place de guerre ; nos rues et nos boulevards, sillonnés par des troupes de toutes armes ; nos promenades, nos quais, nos places devenus des champs de manœuvre pour les exercices militaires ; nos squares fermés au public et servant d'entrepôt à des engins meurtriers ; les Champs-Élysées négligemment tenus et fréquentés par de rares promeneurs ; les marchands immobiles et oisifs derrière leurs vitrines, les hommes se succédant à la garde des remparts ou des monuments publics, les femmes renonçant à

◇

toute parure comme si elles portaient le deuil de la patrie ; au-delà de nos remparts hérissés de canons, les premières maisons rasées, les arbres abattus ; dans toutes les avenues, des lignes successives de barricades, des gardes mobiles et de gendarmes établis sous des tentes ou logeant dans les maisons abandonnées ; dans les bois de Boulogne et de Vincennes, des coupes inexorables pratiquées dans la verte ceinture de nos forêts, ça et là des bouquets d'arbres au-dessus desquels s'élève la fumée du foyer mobile du soldat ; dans les allées désertes du bois, comme sur les boulevards, plus de foule joyeuse et parée, plus de brillants équipages ; – le soir, au lieu d'une illumination féérique, les rues à peine éclairées, les établissements publics fermés à dix heures, la grande cité silencieuse comme une ville de province ; – et quand viendront les brumes glacées de l'hiver, avec l'épuisement des vivres et du combustible, de longues files d'hommes, de femmes et d'enfants, attendant à la porte des boucheries, des boulangeries et des chantiers de bois, les provisions insuffisantes que leur mesure un rationnement rigoureux ; en un mot, au lieu du tourbillon incessant de la vie laborieuse et de la vie élégante, la suspension soudaine des affaires comme des plaisirs, et un seul aspect remplaçant tous les autres, celui d'une ville qui se prépare à se défendre et à souffrir, voilà la physionomie extérieure de Paris.